

Le Miroir Déformant des discours sociaux, politiques et médiatiques

Saïd Bouamama

IFAR

Parc des Prés

2 rue Papin, Bâtiment 2

59658 Villeneuve d'asq

Résumé

Le thème choisi pour ces rencontres sera l'occasion pour moi de visiter les notions d'interaction, de récursivité et de feedback dans les sciences sociales. Nous le ferons en nous appuyant sur les travaux et recherches que nous avons menés ces dernières années. Les sciences sociales sont partagées par des approches contradictoires touchant à ces concepts. Nous commencerons donc dans un premier temps par une tentative de description de ces contradictions et de leurs enjeux. Nous pourrons ensuite dans une seconde partie décrire les enjeux de la prise en compte de ces processus pour la compréhension de deux objets qui ont été les nôtres ces dernières années : l'immigration et la question de la diversité culturelle d'une part, la question des rapports hommes/femmes d'autre part. Ces deux objets partagent un même conflit de posture (comme l'ensemble des objets selon moi) celui entre « essentialisme » et « interactionnisme ».

1 Un conflit de postures aux conséquences importantes

1.1 La réalité sociale comme « essence » ou comme « production sociale »

Un clivage et une contradiction profonde caractérisent les sciences sociales et les discours sociaux, politiques et médiatiques qui en sont issus. Bien entendu de nombreuses positions intermédiaires

existent que nous mettrons de côté pour mettre en évidence les enjeux.

La première posture aujourd'hui dominante se caractérise par la recherche d'une « essence » des phénomènes sociaux d'où le nom d'essentialisme que nous lui donnons. Elle se base sur l'idée d'un monde fondamentalement stable, marqué par des « permanences » essentielles relativisant les effets de l'histoire et de ses changements. Comprendre le monde reviendrait en conséquence à prendre en compte ces « essences » au delà des transformations apparentes, à saisir la permanence en dépit des changements de surface. On recherchera alors une « essence féminine », « maghrébine » ou « ouvrière » pour comprendre les questions des rapports hommes/femmes, les questions liées à l'immigration ou la question sociale. Il y aurait donc des spécificités qui s'expliqueraient par une « essence » ou une « substance » ou une « nature », etc. Dans le cadre d'une telle démarche les concepts de récursivité, d'interaction ou de feedback n'ont pas de place ou ont une place secondaire, le cœur de l'explication étant à rechercher dans ces « essences ». Chaque phénomène social est alors appréhendé séparément des autres afin de prendre en compte ce qui le caractérise spécifiquement et essentiellement.

La seconde posture pose au contraire que les phénomènes sociaux sont d'abord des productions humaines. De ce fait ils sont marqués par le changement permanent qui n'est rien d'autre que l'adaptation d'un individu, d'un groupe social ou d'une société à ses conditions d'existence. L'homme n'est pas appréhendable en dehors de ses interactions

avec son environnement et se sont les conditions de ces interactions qui déterminent l'adoption de telle ou telle attitude, de tel ou tel comportement, de telle ou telle réaction. Pour cette posture il n'est pas possible de comprendre les comportements des nouvelles générations sans prendre en compte les interactions avec les adultes qui caractérisent une société à un moment donné de son histoire. Il en est de même pour les femmes qui sont insérées dans des rapports sociaux précis avec les hommes dans chacune des sociétés humaines. Il en est enfin de même pour les populations issues de l'immigration qui adoptent des comportements et attitudes en fonction du « champ des possibles » que permet la dite « société d'accueil ».

L'affrontement de ces deux postures est lourd d'enjeux. L'adoption de telle ou telle approche détermine en effet les choix politiques et éducatifs.

1.2 L'essentialisme dans le domaine de la culture : le culturalisme

Dans le domaine de la culture au sens large du terme (c'est à dire comme rapport au monde d'un individu, d'un groupe social ou d'une société) les enjeux sont encore plus importants. L'essentialisme consistera ici à expliquer les comportements adoptés par telle ou telle composante de notre société par « sa culture » postulée comme permanente. On parlera alors d'obstacles culturels », de « non intégration culturelle », de « distances culturelles » entre les telle composante et la société globale, etc. La place sociale occupée ou assignée est tout simplement éludée et avec elle les inégalités et dominations qui la caractérise et qui pourraient expliquer les mutations et permanences culturelles. Au moins deux points aveugles du culturalisme méritent d'être mentionnés selon nous.

1.2.1 Le culturalisme pose les « cultures » comme homogènes

On parlera alors de la culture française, féminine ou ouvrière occultant le fait qu'elles sont des systèmes complexes marqués par la diversité, la complexité, la tension et la contradiction. La culture française par exemple est une abstraction si ne sont

pas pris en compte les cultures occitanes ou bretonnes, ouvrières et bourgeoises, issues des différentes immigrations. C'est dans le mouvement permanent d'interactions (plus ou moins égalitaires selon les périodes historiques) entre ces multiples éléments que se forment les configurations de chacun des éléments et de la totalité. Ne pas prendre en compte ce mouvement c'est enfermer l'autre dans une place assignée, stéréotypée et globalisante.

1.2.2 Le culturalisme pose les cultures comme statiques

Chacun des groupes sociaux n'est appréhendé ici qu'en termes de spécificités héritées. Les comportements ne sont pas expliqués comme adaptation à un environnement dans lequel chacun mobilise ce dont il dispose (et donc aussi des héritages culturels surtout quand il ne dispose de rien d'autre compte tenu de sa place sociale) mais comme permanence d'une essence culturelle. Les jeunes filles portant le foulard dit « islamique » serait dans cette approche le résultat d'une spécificité culturelle occultant le fait par exemple que les mères de ces adolescentes avaient en grande partie abandonnées le port de signe vestimentaire. Les jeunes des quartiers populaires se révoltant en novembre 2005 sur l'ensemble du territoire seraient le résultat de la polygamie ou des spécificités éducatives de telle ou telle culture.

1.3 Les effets des discours sociaux, politiques et médiatiques

L'essentialisme comme le culturalisme sont porteurs de conséquences sociales importantes. Depuis longtemps déjà nous savons que le discours produit également la réalité sociale, qu'il a un effet de prescription. Le stigmatisme finit par produire le comportement et les personnes stigmatisées ont tendance à brandir et revendiquer le « stigmatisme » qui leur est imposé. A parler sans cesse de la violence des jeunes dans nos médias, le discours social, politique et médiatique finit par produire la réalité qu'il prétend décrire. Ce qui n'est qu'une conséquence apparaît alors comme une cause. Prenons un autre exemple dans un autre domaine, celui des rapports homme-femme. Massivement et

en permanence nos médias, nos modèles éducatifs et nos élites diffusent l'idée d'une spécificité naturelle de la femme conduisant à un certain partage du travail social entre les sexes. Il en découlera des attitudes précises en matière de demandes de travail (l'idée de certaines professions féminines et d'autres qui ne le seraient pas) ou de type de travail (la demande de mi-temps). La cause (l'inégalité sociale entre les deux sexes) apparaît par l'effet prescriptif du discours social comme conséquence. La conséquence est bien sûr de taille : l'inégalité sociale apparaît ici comme naturelle et donc comme intangible : c'est une inégalité juste et légitime.

2 Un exemple : l'immigration, la tradition et le changement

Les travaux et discours publics sur l'immigration (et les thèmes qui lui sont attribués comme liés : intégration, diversité culturelle, laïcité, etc.) sont un des terrains exemplaires du caractère performatif du discours.

2.1 Sur quel héritage s'appuyer ?

Jusqu'à la décennie 80 l'immigration est quasi-absente des recherches sociologiques et historiques. Elle semble être un domaine réservé à l'économie et à la démographie. Le monopole de la science économique n'était que le reflet d'une perception de l'immigré réduite à son statut de travailleur en transit. Abdelmalek Sayad¹ a dans ce domaine fait œuvre de pionnier en mettant en exergue la myopie généralisée² (ses conséquences

et sa signification idéologique) consistant à occulter que « toute migration a vocation au peuplement ». Le monopole démographique pour sa part maintenait le caractère « transitoire » de l'immigration, celle-ci étant amenée à se « fondre » dans le « peuple français » postulé comme homogène³ du fait de l'efficacité du « creuset français » et son « modèle français d'intégration ».

Cette prédominance des approches économiques et démographiques est à la fois reflet de la place de l'immigration dans notre société et productrice de celle-ci. Elle détermine également les choix des paradigmes dans les autres sciences sociales. Considéré comme « transitoire » soit du fait du retour au pays, soit du fait de son assimilation, l'immigration ne pouvait être approchée qu'à partir du paradigme de « l'adaptation culturelle ». L'approche culturaliste dans ses différentes versions contribuera ainsi à occulter la nécessité d'une prise en compte (politique, théorique et pédagogique) d'une hétérogénéité ethnique et culturelle grandissante et durable de la société française, produisant, ce faisant un obstacle supplémentaire et de taille au développement d'une « sociologie des relations interethniques », des facteurs de domination qui marquent ces relations et des discriminations qu'ils

française. Le « mythe du retour (au pays) » est certes le résultat du besoin de réassurance et de donner du sens à la déchirure migratoire, sa durée et sa permanence sont cependant issues d'une autre source : rendre vivable l'invivable, supportable l'insupportable, non destructeur une existence destructrice. La myopie a été telle que la naissance d'une génération issue de l'immigration n'a pas été perçue par la société française. Il faudra attendre les émeutes urbaines de la fin de la décennie 70 et la marche pour l'égalité de 1983 pour que se visibilise cette nouvelle composante de la société française. Myopie et visibilité vont donc de pair. On ne peut pas ne pas souligner à ce propos que c'est de nouveau la « visibilité » qui est en cause dans la dite affaire du « foulard ».

³Le mythe de l'homogénéité est un résultat historique rendant toute différence suspecte et porteuse de danger. La différence peut être acceptée comme transitoire en attendant sa disparition par le « creuset français » mais elle ne peut pas être connotée positivement. Au mieux elle est un mal transitoire inévitable, au pire elle est un symbole que certains ne seront jamais totalement français. On comprend dès lors la force de la logique culturaliste : elle s'appuie sur des éléments de l'inconscient collectif issus de l'histoire de la construction nationale française et de son passé colonial. Ce mythe constitue en conséquence un des verrous de notre société du fait de son caractère multiculturel inévitable depuis les immigrations post-coloniales. S'il y a problème d'adaptation, il concerne ici nos élites politiques et notre inconscient collectif qui n'arrivent pas à prendre en compte une diversité nouvelle inévitable.

¹Sayad A., *La double absence*, Seuil, Paris, 1999.

²La myopie est en premier lieu le fait des décideurs économiques et politiques dont la seule préoccupation était le besoin en force de travail « sans odeur et sans saveur » percevant ainsi des êtres humains concrets comme une simple variable d'ajustement structurel. Elle se traduit dans les pratiques (conceptions des foyers d'hébergements pour le seul sommeil, les autres dimensions de l'habitation étant occultées), dans le vocabulaire (pendant des décennies des travailleurs mariés et ayant des enfants seront appelés « célibataires »), dans les orientations politiques (chaque récession économique a été accompagnée d'une incitation au retour). Elle est également le fait des migrants eux mêmes intériorisant une contrainte en choix pour mieux supporter les emplois pénibles et dévalorisés qui étaient les leurs et la perception rapide d'une place de dominés dans l'économie

produisent-reproduisent, des comportements sociaux que ces dernières font émerger comme le « foulard » par exemple.

2.2 De quelques raisons du silence scientifique

L'absence d'intérêt des sciences sociales sur l'immigration en général et sur les relations interethniques en particulier est le résultat d'une série de causes s'entretenant l'une l'autre et faisant système. Ce caractère systémique est, selon nous, un indicateur du caractère de « révélateur social » de l'immigration dans la société française⁴. Sans être exhaustif, il n'est pas inutile de rappeler quelques unes de ces raisons dans la mesure où elles contribuent, encore aujourd'hui, à freiner la dynamique de recherche ou à l'orienter en direction de certains paradigmes dominants :

1. Des causes historiques liées à la construction nationale française : Les travaux de Suzanne Citron⁵ sur l'enseignement de l'histoire ont mis en évidence la tendance à la destruction des altérités internes dans le processus de construction nationale français. La confusion entre unité politique de la nation et unicité culturelle⁶ a été, selon elle, prédominante au sein des élites de la révolution française et surtout de la troisième république⁷. Nous avons

⁴Bouamama S., Dix ans de marche des beurs- Chronique d'un mouvement avorté, Desclee de Brower,

⁵Citron S., Enseigner l'histoire aujourd'hui, la mémoire perdue et retrouvée, ed ouvrière, paris, 1984

⁶Cette confusion explique encore aujourd'hui pourquoi quelques « foulards » peuvent être perçus sincèrement comme danger pour la « nation », la « république », la « laïcité » et autres concepts lourds. Elle explique également comment le F.N a pu se développer aussi rapidement : la définition « culturelle » ou « identitaire » de la nation empêche de la penser comme étant un cadre politique indépendant de sa composition monoculturelle ou pluriculturelle. Un des enjeux stratégiques de ces prochaines années sera donc la capacité de notre société à dénouer ce qui a été historiquement noué c'est à dire le lien nation-culture. L'enjeu est de taille. En effet soit nous y parvenons et les racines historiques et sociales du racisme et de la xénophobie seront en voie d'extinction, soit nous n'y parvenons pas et les bases d'un consensus raciste seront réunies. La responsabilité des hommes politiques mais également des chercheurs et enseignants est engagée dans ce processus de mutation de l'inconscient collectif ayant des conséquences sociales pesantes et quotidiennes.

⁷La référence à la troisième république a été ainsi de manière

tenté de montré dans d'autres travaux⁸ les conséquences de cette construction nationale spécifique : méfiance exacerbée à toute expression des minorités culturelles internes considérées comme menace à l'unité nationale, formalisation d'un « modèle français d'intégration » centré sur la hantise de l'assimilation, prédominance du culturalisme comme grille de lecture dominante des « obstacles à l'intégration », suridéologisation des questions de l'immigration, tabou social, politique et théorique à l'endroit des relations interethniques, etc. Les travaux de socio-histoire de Gérard Noiriel⁹ soulignent pour leur part le lien étroit entre construction de l'Etat-nation en France et le développement politiquement et institutionnellement construit du clivage entre les français et les étrangers. La dialectique exclusion/inclusion, dominant/dominé tend à être politiquement déplacée, dans un souci de gestion des rapports entre classes sociales, en direction du clivage français-étranger.

2. Des causes historiques liées à l'histoire coloniale : Le rapport à l'immigration s'est également construit à partir de l'irrigation de l'ensemble de la société française (y compris le domaine de la recherche bien entendu) par le projet colonial. Les travaux de Claude Liauzu¹⁰ en mettant en évidence, les liens entre la « pensée des lumières » et le rapport aux autres

significative tout au long de la polémique sur le « foulard ». C'est la figure de Jules Ferry qu'invoque Raffarin pour en appeler à un large consensus pour une loi d'interdiction. C'est également la « blouse grise » de cette époque qui est invoquée pour justifier de la nécessité d'une interdiction, certains allant même jusqu'à souhaiter le « retour de l'uniforme ». D'autres orateurs ont également tenu des propos sur « l'islam » ressemblant au discours sur « l'oeuvre civilisatrice de la colonisation » dont le summum se situe au cours de la troisième république. On ne peut pas ne pas rappeler à ce propos les discours de Jules Ferry sur le devoir de civilisation des peuples supérieurs. Enfin au cours du débat sur le « foulard » un projet de loi a été déposé visant à la reconnaissance de l'oeuvre de la France en Algérie. Ce retour à ce moment fondateur de l'inconscient collectif français est significatif de l'allergie à l'altérité dominante problématique dans un monde voué de plus en plus à la coexistence de la pluralité.

⁸Bouamama S., Vers une Nouvelle citoyenneté – Crise de la pensée laïque, Boite de pandore,

⁹Noiriel G., Le Creuset français – Histoire de l'immigration XIXe-XXe siècle, Seuil, 1988.

¹⁰Liauzu C., Race et civilisation-anthologie critique, Syros, 1992.

civilisations, soulignent les bases d'un très large consensus dépassant les clivages politiques habituels sur le projet colonial. La problématique du retard historique s'installe « naturellement » comme mode d'approche de l'autre et de ses différences. Elle débouche sur des conclusions en termes « d'œuvre civilisatrice » et sur une réflexion culturaliste (une fois dépassée le moment du racisme biologique) à l'endroit des fameux « obstacles culturels à l'intégration » qui ont fait couler beaucoup d'encre et inspirés des décennies de politiques publiques. L'œuvre non résumable d'Abdelmalek Sayad ouvre de nombreuses pistes de recherches fécondes sur toutes les conséquences de la prise en compte du fait colonial dans l'entreprise d'analyse des questions liées à l'immigration¹¹

2.3 La question des paradigmes

Les productions françaises en matière d'immigration ou de relations interethniques permettent de formaliser trois paradigmes distincts porteurs d'enjeux et de pratiques sociales tout aussi différents. Chacun de ces paradigmes peut ensuite se décomposer en plusieurs grilles explicatives s'intéressant à tel ou tel facteur jugé prédominant. Il reste cependant que l'état du débat en France et la domination massive d'un des paradigmes sur les autres rendent nécessaires une clarification des choix paradigmatiques. Cela est d'autant plus important que les mêmes termes et concepts sont utilisés dans le vocabulaire scientifique et dans les discours politiques et médiatiques.

¹¹Les théorisations en termes de « distance culturelle » censées expliquer la différence entre une intégration « facile » (celle des immigrations européennes) et une autre difficile (les immigrations extra-européennes) ne prennent une dimension d'évidences que parce qu'est éludée une autre différence : la colonisation des pays d'où sont issues ces dernières. La colonisation est, en effet, un rapport social nécessitant l'intériorisation d'une place sociale assignée pour les colonisés. A son tour cette place sociale assignée nécessite pour apparaître comme légitime une infériorisation du colonisé par le biais d'un système de représentations sociales infériorisantes diffusées étatiquement dans toutes les couches de la société colonisatrice. Les manuels scolaires, les médias, les expositions et zoo coloniaux ont ainsi contribué pendant un siècle et demi à ancrer ces représentations à partir desquelles sont perçus les comportements de ces ex-colonisés prétendant aujourd'hui être français.

2.3.1 Le paradigme intégrationniste

Ce paradigme largement dominant se centre entièrement sur les questions de l'immigration éliminant les autres aspects des relations interethniques. L'intégration se définit alors comme limite de la disparition de l'altérité et comme processus pouvant se mesurer à l'aide d'une batterie d'indicateurs (mariages mixtes, maîtrise de la langue, nombre de naturalisation, etc.). Ce paradigme pose les différences culturelles comme héritage à éliminer pour rejoindre la « norme » ce qui conduit inévitablement à une tendance à la réification des différences culturelles tant de l'autre que de la « culture » du groupe majoritaire. Intégrationnisme et culturalisme vont donc ensemble, y compris quand le discours et les pratiques se font volontairement politiques ou sociaux. Les spécificités culturelles se trouvent ainsi décontextualisées et découplées des systèmes de relations sociales. Elles apparaissent dès lors comme simple retard lié aux survivances ou aux résistances de la tradition que les politiques de soutien à l'adaptation devraient permettre de combler. Intégrationnisme et pensée adaptative vont donc également ensemble. Ce paradigme est dans la négation d'une production sociale des différences. Au-delà de différences héritées c'est également la place dans le système social qui produit de la différence culturelle. Les travaux sur les jeunes français issus de l'immigration soulignent le processus de création permanente de différences alors même qu'ils sont entièrement socialisés en France. De la même façon l'utilisation de la langue française renvoie autant à l'apprentissage qu'à une place sociale précise en termes de domination ou de marginalisation.

2.3.2 Le paradigme de la construction sociale des identités

Ce second paradigme se construit en opposition au précédent. Les identités ne sont pas appréhendées comme simple héritage et comme substance mais comme résultantes d'une construction sociale liée au système de relations entre le groupe majoritaire et le groupe minoritaire. Le processus de production des identités et des différences est justement ici l'objet de la recherche et de la réflexion. Compte tenu d'un type de relation et d'interactions dans un

système social, les acteurs du groupe minoritaire sont à la fois assignés à des configurations identitaires et réagissent également à leurs problèmes sociaux en développant des stratégies identitaires de distinctions et/ou d'invisibilisations. Ce paradigme ouvre de manière beaucoup plus féconde à la prise en compte des discriminations en raison d'une place dominée du groupe minoritaire. Les différences culturelles peuvent ainsi être analysées comme résultantes d'un contexte social. Ne pas maîtriser la langue française après des années de séjour ou porter le foulard, ou encore visibiliser des différences dans la sphère publique, etc., peuvent alors se comprendre comme autre chose qu'une tradition maintenue. Ces comportements peuvent alors être saisis comme réaction à un vécu social non égalitaire. A la différence du paradigme intégrationniste qui pose la discrimination comme résultat d'une intégration insuffisante c'est à dire d'une adaptation non entièrement réalisée, ce paradigme pose au contraire la différence comme résultante et production des inégalités et de la discrimination. Ce paradigme suppose donc une rupture avec le culturalisme dans ses différentes versions et avec son processus de réification des cultures et des différences. Si le paradigme intégrationniste conduit à des pratiques en termes d'adaptation, le paradigme de la construction sociale oriente lui vers des actions de lutte contre les discriminations et de promotion de l'égalité sociale.

2.3.3 Le paradigme du rapport colonial

Complémentaire du paradigme précédent, il est question ici du processus historique conduisant à l'ethnisation de certaines populations plutôt que d'autres. Les travaux de Sayad et de Noiriel ont souligné la dimension heuristique de cette approche. Au sein de ce paradigme la figure de l'autre est pensée à partir d'une part des liens de domination (du passé ou du présent et souvent des deux) entre le pays d'origine et le pays « d'accueil » (le pays d'origine pouvant se reproduire de génération en génération par le recours au racisme biologique, à l'ethnisme ou au culturalisme) et d'autre part à partir de la place dominée occupée dans la structure sociale française. L'histoire de la domination est ici perçue comme productrice des images mentales légitimant les inégalités

et discriminations du présent et des intériorisations dans les fonctionnements institutionnels. Complémentaire avec le précédent paradigme, celui-ci est tout autant contradictoire avec les approches en termes d'adaptabilité ou avec le culturalisme. Son intérêt est d'intégrer l'histoire dans la compréhension des processus de domination du présent. Ce paradigme conduit comme le précédent à une attention particulière aux processus de production-reproduction des discriminations tout en interrogeant le contexte idéologique global dans lequel s'insèrent ces processus.

2.4 Retour sur la tradition et la modernité

Chacun des paradigmes ci-dessus décrits a des conséquences immédiates sur la perception des comportements des Français issus de la colonisation et des résidents étrangers, sur l'explication des « différences » et en conséquence sur l'élaboration des réponses sociales. Chacun d'entre eux pose de manière spécifique les liens entre tradition et modernité d'une part et les questions de l'identité d'autre part.

2.4.1 La production sociale de la tradition

Notre société par ses discriminations est une formidable machine de production de différences culturelles. Ces inégalités dressent des barrières entre les différents groupes¹² constitutifs de notre société. Elles éloignent certains groupes des espaces-temps de la décision politique et sociale. La frontière inégalitaire ainsi produite se réalise à partir de facteurs « culturels » : ce sont certains groupes caractérisés par une « origine » qui se situe en deçà et au-delà de la frontière. Elle suscite à son tour la production de nouvelles « différences culturelles ». La différence n'est donc pas simplement à l'origine de la frontière, elle en est également une production permanente. Ces différences produites socialement sont ensuite dénigrées à partir des systèmes

¹²Le discours universaliste prétend ne prendre en compte que les individus jugés « égaux » au regard de la loi républicaine. Compte-tenu des inégalités concrètes cet « universalisme abstrait » conduit à une négation et une mise en invisibilité de celles-ci. Traiter en égaux des inégaux conduit ainsi à renforcer l'inégalité.

de représentations sociales hiérarchisantes hérités de l'histoire. Or une identité dévalorisée, niée, bafouée et de surcroît mise en avant pour justifier des inégalités sociales aura tendance à rétablir l'équilibre en se réaffirmant. Les réaffirmations culturelles sont ainsi une des modalités de la revendication politique pour des groupes assignés à des places dominées.

De nombreuses différences culturelles présentées comme héritage et/ou traditions sont en fait par ce processus des productions du présent. Les « traditions » apparaissent alors à la fois comme revendication de « modernités » et comme résultat d'une « modernité » impossible compte tenu des inégalités sociales qui touchent les groupes sociaux concernés. Bien entendu, ces pratiques « traditionnelles » ne permettent pas de faire disparaître les inégalités et les assignations sociales. Elles se contentent (faute de mieux) de reproduire le stigmaté en le retournant c'est à dire en le valorisant. Cette production des « traditions » expriment un refus de la situation actuelle même si ce dernier peut apparaître comme peu lisible et ambiguë.

L'exemple du « foulard » contemporain est éclairant. De nombreuses jeunes filles le mettent en avant comme étant un « choix volontaire » et certaines affirment en parallèle qu'elles investissent ce « foulard » comme outil d'émancipation. Nous ne pouvons pas analyser ce « foulard » comme simple archaïsme dans la mesure où de nombreuses mères ayant des filles portant le « foulard » ne le portaient pas ou plus, alors que d'autres se déclarent opposées à cette pratique. Le stigmaté est ici retourné et valorisé. L'origine de ce retournement est à rechercher, selon nous, dans le devenir social des jeunes filles issues de l'immigration qui sont massivement touchées par la précarisation, la paupérisation et la baisse de l'espoir social que celles-ci suscitent.

2.4.2 Le débat sur l'identité : substance ou interaction

Pour saisir ce processus de production sociale des traditions il convient d'apporter une précision sur les notions de différences, d'identités ou de cultures. Faute de celle-ci le danger est toujours présent de retomber dans une des versions du culturalisme. Les conceptions substantialistes ou

essentialistes de la culture (de l'identité, de l'ethnie, de l'appartenance, etc.) définissent ces dernières comme réalités objectives issues d'un héritage et/ou d'une origine nationale et/ou culturelle. Dans ce cadre l'analyse se penche sur les effets de la rencontre entre deux univers culturels et/ou identitaires et tend ainsi quasi-inévitablement vers des conclusions culturalistes à base d'adaptabilité ou d'obstacles à celle-ci c'est à dire encore débouche sur le paradigme intégrationniste. Sur-tout cette approche occulte les processus de production et de reproduction sociale des identités et des appartenances collectives. A l'inverse de cette approche, l'identité (ou l'ethnie, ou la différence culturelle, etc.) peut s'analyser comme résultat d'une interaction entre un groupe majoritaire et un groupe minoritaire. Comme le souligne M. Oriol¹³ les cultures et les appartenances sont dans cette approche produites par les modalités des systèmes d'interaction. Les différences culturelles ne sont pas des substances mais des productions sociales. La définition substantialiste des cultures ou de l'identité oriente vers le paradigme intégrationniste, alors que la définition interactionniste ouvre de nouvelles perspectives mieux à même, selon nous, de saisir la complexité sociale actuelle.

2.4.3 Des évolutions urgentes

Les sociétés contemporaines sont et seront de plus en plus pluriculturelles. Ce constat n'est problématique que dans la mesure où un contexte inégalitaire instrumentalise des différences en les dénigrant pour se reproduire. L'identité d'une personne ou d'un groupe n'est pas une réalité statique héritée de l'histoire mais au contraire une dynamique se déroulant en fonction de la nature des interactions avec les autres groupes sociaux. Selon celles-ci nous aurons soit une production sociale de traditions, les groupes dominés réinvestissant des éléments traditionnels pour rendre supportable la réalité présente, pour revendiquer de la dignité en retournant le stigmaté et pour traduire leurs exigences d'égalité ; soit au contraire (en situation égalitaire) des dynamiques d'innovations enrichissant l'ensemble de la société. C'est dire l'urgence sociale de dépasser un certain nombre de verrous

¹³Oriol M., Les variations de l'identité, rapport Final de l'A.T.P. C.N.R.S., vol 1, 1984.

de la pensée et de la réalité sociale entravant les dynamiques interculturelle égalitaire. Citons en simplement deux qui nous semblent particulièrement urgents au regard de cette année de polémique sur le dit « foulard » :

1. agir sur les donneurs de représentations sociales dévalorisantes : la construction nationale française a imprégné les inconscients collectifs d'un rapport craintif à l'altérité. Il en découle la nécessité de développer la recherche et les pratiques permettant de transformer ce rapport. La colonisation a également fortement marqué les imaginaires collectifs. La décolonisation n'a pas été accompagnée d'un travail d'histoire et de mémoire, seul susceptible de permettre un dépassement. La reproduction des représentations sociales de l'autre liées à la colonisation perdurera tant que ce travail sur ce « passé qui ne passe pas » n'aura pas été mené durablement.
2. agir sur les interactions entre les composantes de la société française : les inégalités sociales et les discriminations sont productrices de différences et de réinvestissement des « traditions ». Nous sommes ainsi devant un cercle vicieux où la négation entraîne une survalorisation. La frontière de l'égalité sociale est aujourd'hui un obstacle réel au développement d'une interculturelité vécue de manière dynamique et positive.

3 Un second exemple : les inégalités hommes / femmes

La question des rapports de genre est un autre exemple des effets performatifs du discours social. Nous avons eu l'occasion de le démontrer dans la première enquête nationale sur les clients de la prostitution. Alors qu'existent de nombreuses enquêtes sur les prostitué(e)s, le silence sur les clients était à lui seul un exemple d'explication renvoyant à la femme la responsabilité de la prostitution. Cette enquête met en évidence les dégâts de l'essentialisme intégré dans nos modèles éducatifs et aboutissant à la production de clients potentiels. L'idée d'une « sexualité masculine (et donc d'une

essence masculine) et d'une sexualité féminine spécifique aboutissent à une certaine conception de la sexualité conduisant à faire apparaître comme besoin ce qui est une production sociale.

La prostitution comme fait social est l'objet d'un débat passionné depuis de nombreuses années. La récente loi sur la sécurité intérieure a relancé le débat en l'orientant vers une pénalisation des prostitué(e)s. L'introduction de l'expression « racolage passif » souligne la prégnance et la domination d'une perception « essentialiste » de la prostitution. Celle-ci est perçue comme ne dépendant que de l'offre et le champ de la demande est généralement exclu des débats et de la réflexion. Pourtant comme tout rapport social, la prostitution est incompréhensible si l'on ne prend pas en compte les interactions qui se nouent entre l'ensemble des acteurs impliqués¹⁴. Or s'il existe un discours quasi consensuel sur l'acteur proxénète, s'il existe une polémique vive sur l'acteur prostitué, un silence pesant se constate sur un autre acteur : le client.

Les travaux sur la prévention du SIDA ont pourtant mis en évidence le rôle essentiel du client dans le rapport prostitutionnel. C'est fréquemment lui qui refuse l'utilisation du préservatif ou qui offre une « rémunération » plus grande pour un rapport non protégé. Maintenir une analyse essentialiste éliminant les interactions avec le client sur cette question c'est rendre responsables les prostitué(e)s des conduites à risques, alors que celles-ci sont pour une part importante issues des clients. De la même façon de nombreux témoignages de prostitué(e)s soulignent des évolutions de la demande et des comportements des clients : « *En 20 ans, les attentes des clients ont énormément changé. Aujourd'hui, ils sont plus exigeants et impatientes. Surtout, ils n'hésitent plus à assouvir leurs fantasmes les plus extrêmes. Qu'importe que la personne prostituée partage ou non leurs envies. Dès lors qu'ils paient, ils s'estiment être*

¹⁴Cet essentialisme explique à notre sens l'aspect généralement ahistorique des discours sur la prostitution, de même que la non distinction de ses différentes formes. Introduire une approche interactionniste nous conduit à distinguer en fonction des acteurs concernés. L'interaction peut, en effet, impliquer deux acteurs (client(e) et prostitué(e)), trois (en y ajoutant un(e) proxénète) ou quatre (en y incluant la « complicité passive » du citoyen quelconque : épouse, ami, etc.). Les conséquences en termes de compréhension du phénomène prostitutionnel ne sont bien entendu pas identiques, de même que les conclusions en termes d'action.

dans leur bon droit »¹⁵. Ces exemples soulignent l'importance de réintroduire le client dans l'analyse pour qui prétend agir dans ce domaine. Le client a un rôle déterminant dans les formes prises par la prostitution et dans leurs évolutions.

Nous considérons la prostitution comme un rapport social ou plus exactement comme un complexe de rapports sociaux. C'est sans doute cette articulation de plusieurs rapports sociaux qui rend difficile, et souvent confus, le débat contradictoire sur la question de la prostitution en général et du client en particulier. Au moins deux rapports se cumulent et s'entrecroisent dans le fait prostitutionnel : le rapport sexuel (et généralement ici le rapport Homme-Femme¹⁶), le rapport marchand. Dans les deux cas ces rapports sont marqués par un processus de domination. Le premier est marqué par la domination en tant que reflet des rapports de genre qui restent inégalitaires et discriminants. Le second par la présence de l'argent, motif réel du consentement de la prostituée. Dans le rapport prostitutionnel la femme est doublement dominée : en tant que femme insérée dans des rapports de genre inégalitaire, en tant qu'actrice d'un rapport marchand non moins inégalitaire. L'entrecroisement de ces deux rapports complexifie l'analyse sur plusieurs aspects. La prostitution en général et le clientélisme en particulier, sont des objets révélateurs des inégalités profondes qui marquent encore les rapports de genre dans notre société.

Nous devons donc interroger le silence pesant sur le client, ses causes et ses enjeux. Pour cela, il convient de commencer par ne plus confondre « silence » et « méconnaissance ». Il existe, selon nous, une « connaissance » et un « savoir » des clients et du clientélisme au sein de notre société. Ce « savoir » est le fait en premier lieu des « hommes ». Il est exprimé de manière indirecte dans le discours sur eux-mêmes et sur leurs « besoins sexuels » et dans un discours sur la femme et sur ses « spécificités naturelles ». Il est également le fait du contexte social (et donc également des femmes) qui véhicule une image précise de la femme c'est à dire

une « chosification » du corps féminin. Si la prostitution peut en toute bonne conscience être perçue comme un simple achat d'un « service sexuel » ou d'un « service de plaisir » c'est qu'il existe plus profondément une perception « partagée » des spécificités masculines et féminines.

Le discours des spécificités vise à présenter comme « naturelle » une production sociale, comme éternel un résultat historique, comme intangible ce qui n'est que le résultat d'un rapport de forces. Il mène à un double essentialisme étroitement articulé. L'essentialisme sur la « nature féminine » et celui sur la « nature masculine ». C'est dire que ce qui est interrogé ici de manière radicale c'est la conception des rapports de genre dans notre société, c'est la place de la femme dans celle-ci. Or cette dernière est un résultat historique issu pour ce qui est des sociétés industrialisées d'une dissociation entre l'espace public et l'espace privé¹⁷. Les différences constatées dans le masculin et le féminin sont ainsi des résultats d'un processus social et non le reflet d'une « nature ». Une partie importante du mouvement féministe¹⁸, des travaux en philosophie¹⁹ et en psychanalyse²⁰ ont remis en cause l'idée d'une « naturalité » de la différence. Agir pour la disparition du fait prostitutionnel c'est donc inévitablement agir pour l'émergence et le développement de rapport de genre égalitaire. C'est sans doute, l'ampleur de cet enjeu qui est une des racines profondes du « silence » sur le clientélisme.

Nous sommes donc en présence d'un « arôme idéologique immédiat »²¹ posant une certaine perception des rapports de genre dont un des effets (parmi de nombreux autres) est la « banalisation » du fait prostitutionnel et sa réduction à un simple fait de consommation c'est à dire encore la réduction du corps humain au statut de simple marchandise ou de l'acte sexuel en consommation d'un « service sexuel ». Les propos que nous avons analysés au

¹⁵Témoignage de Dominique, hebdomadaire Autrement dit du 27 septembre 2002.

¹⁶Le clientélisme reste un fait majoritairement masculin. Même si un clientélisme féminin existe, il reste sans aucun doute minoritaire. Les raisons d'un tel constat font, selon nous, partie de l'analyse mais ce n'est pas ici l'objet de notre étude.

¹⁷Geneviève Fraisse, Les deux gouvernements : la famille et la cité, Ed. Gallimard, 2000, coll. Folio Essais.

¹⁸C. Guillaumin, Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature. Coté femmes. 1992.

¹⁹G. Fraisse, op.cit.

²⁰S. Prokhoris, Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question, Ed. Flammarion. Coll. Champs, 2002.

²¹Nous reprenons ici l'expression d'Antonio Gramsci pour désigner les grilles explicatives dominantes d'un fait social faisant apparaître celui-ci comme naturel c'est à dire non produit socialement par des rapports de forces.

cours de notre étude soulignent la prégnance de ce constat et la liaison étroite entre les images dominantes de l'homme et de la femme que véhiculent notre société et les attributions causales de leur clientélisme que donnent les clients. C'est, selon nous, cette insertion du fait prostitutionnel dans des rapports de genre inégalitaires plus généraux qui explique en partie importante la caractéristique majoritairement masculine du clientélisme.

Rapport social, la prostitution en tant qu'expression des rapports de genre inégalitaire, est également un rapport de domination. Comme dans l'ensemble des rapports de domination le portrait du dominé répond et s'articule au portrait du dominant²². Plus précisément le rapport de domination ne se reproduit efficacement que par l'intériorisation par le dominé de la « naturalité » et/ou de « l'inévitabilité » et/ou de la « désirabilité » de la domination. Une multitude de nuances sont ici possibles exprimant les degrés diversifiés de conscientisation de la domination. A l'extrême le dominé aspire à sa domination et à la place qu'elle lui assigne. C'est dire que pour nous et à l'issue de cette étude toute action doit inclure l'ensemble des acteurs et intervenir sur les rapports qu'ils nouent entre eux. Les acteurs en question sont ici à entendre à un double niveau : d'une part client et prostituée (et leur environnement humain : amis, épouse, etc.) en ce qui concerne le fait prostitutionnel et d'autre part homme et femme en ce qui concerne les rapports de genre inégalitaires dont un des résultats est le fait prostitutionnel.

Le discours des clients rencontrés indique l'ampleur des effets des images dominantes de la femmes produites et reproduites dans nos sociétés. Ces images intégrées dans les modèles éducatifs, produites et reproduites par les médias, poussées à leurs extrêmes dans la production pornographique sont intériorisées dans l'image d'eux mêmes qu'ont les hommes (et l'image de leur normalité et de leur naturalité) et dans celle qu'ils ont de la femme (de sa normalité et de sa naturalité). D'une part nous avons le discours des clients sur eux-mêmes, sur leurs besoins et sur le processus

de devenir-client. D'autre part nous sommes en présence d'un discours sur l'autre englobant une « explication » des causes et conséquences du fait prostitutionnel. Ces deux discours s'ajustent pour rendre « naturel » et/ou « banal » le clientélisme.

On pourrait proposer quatre grandes métaphores résumant « l'arôme idéologique immédiat » du client :

1. La première grande métaphore est celle de la **femme objet** avec le paradigme de la consommation banale qui en découle. La réduction à l'état d'objet désincarné apparaît comme nécessité des postures du client. Malgré une diversité de nuances et d'arguments, il est clair que les prostituées sont l'objet d'une « chosification » éliminant les questionnements, doutes et interrogations. Ce processus présent massivement dans nos matériaux joue une fonction de protection, de déresponsabilisation et de cloisonnement (mon épouse ou mon amie d'une part, les autres femmes d'autre part).
2. La seconde métaphore que nous avons rencontrée est celle de l'**animalité** conduisant au paradigme des « instincts ». Elle se décline d'une part en une vision de la sexualité masculine caractérisée par l'idée « d'instincts » irrépressibles nécessitant une satisfaction immédiate. Elle se traduit également en une perception de la sexualité féminine comme « gouffre sans fin » c'est à dire une image de la femme « insatiable » sexuellement.
3. La troisième métaphore est celle de l'**assurance** conduisant au paradigme de la non prise de risque. Elle signale un rapport à l'engagement affectif particulier fondé à la fois sur le désir d'une vie affective et la peur des conséquences de celle-ci. Il en découle des attitudes et attentes ambiguës vis-à-vis des prostituées. Nous avons été surpris de la fréquence des clients « réguliers » achetant du « sexe » en espérant trouver autre chose.
4. La dernière métaphore rencontrée est celle de la **bienfaisance** conduisant au paradigme de l'action pour l'autre. Le client se pense ici comme porteur d'une utilité sociale et économique permettant aux prostituées de survivre.

²²Sur ces aspects la relecture des travaux de Frantz Fanon et d'Albert Memmi reste, selon nous incontournable. Frantz Fanon, *Peau noire- masques blancs*, Seuil, 1952. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Gallimard, 1957 et *L'homme dominé*, Payot, 1968.

C'est à la limite pour rendre service aux autres que l'on devient et que l'on reste client.

Ces quatre métaphores soulignent que la question de la prostitution est incompréhensible si on ne la relie pas aux interactions inégalitaires entre les sexes dans nos sociétés contemporaines. Elles sont en lien avec une approche essentialiste de la femme et de sa place et de ses besoins. Une fois énoncées massivement dans les modèles éducatifs, elles contribuent à créer la réalité qu'elles prétendaient simplement constater initialement. Elles aboutissent à présenter comme un élément de la « nature » ce qui est en fait le résultat d'une domination sociale.

4 Conclusion

Les discours tenus sur la réalité sociale ne sont donc pas neutres. Nous n'avons pas à faire simplement avec une réalité « objective » que nous aurions à découvrir progressivement. Au contraire le discours fait partie de la réalité sociale et contribue à sa production. La manière de parler d'une réalité détermine en partie cette dernière. L'enjeu est de taille : ne pas prendre en compte les interactions et adopter une approche essentialiste c'est contribuer à la reproduction des dominations. Intégrer la diversité, la complexité, la tension, la contradiction, l'interaction et la récursivité c'est ouvrir à une compréhension des processus de domination.

